

Lettre 110

Thérèse se prépare à faire sa profession définitive, fixée au 8 septembre 1890, par une retraite de dix jours. Elle écrit à sa sœur Mère Agnès pour lui décrire son état d'âme. Le manuscrit A (75v) est sans équivoque : « cette retraite fut loin de m'apporter des consolations, l'aridité la plus absolue et presque l'abandon furent mon partage. » On sait aussi par le manuscrit A (76v) qu'elle fut inondée de paix le jour même de sa profession. Voilà pour le contexte.

La lettre 110 écrite au début de sa retraite relate son aridité totale et sa façon d'y réagir. Notons que Thérèse ne fait pas de distinction entre l'oraison et la vie quotidienne. Elle décrit sa relation à Jésus qui est la même dans ces deux temps. L'image du souterrain est suggestive. Sa façon de le vivre est instructive pour nous : elle est purement théologique.

Thérèse trouve son souterrain bien obscur et ne peut avancer que dans une **foi nue** qui ne s'appuie plus sur ce qu'elle ressent mais sur Jésus seul : « je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée ».

Elle « approche du sommet de la montagne de l'Amour sans savoir comment ». C'est son **espérance** qui lui donne la force d'avancer dans la nuit.

« Je suis plus à Lui qu'à moi ». Son **amour** s'exprime dans un don sans retour sur elle-même.

Plus Thérèse est démunie devant Dieu, plus ses vertus théologiques s'exercent et plus elle est unie à son Seigneur.

Lettre 143

Thérèse répond à une lettre de sa sœur Céline qui lui faisait part de l'aridité générale qui envahissait sa vie spirituelle (LC 154). La question de Céline ressemble bien à la nôtre à certains moments. La réponse de Thérèse est donc très instructive pour nous. On peut retenir l'image des petites pailles ou des brindilles pour entretenir le feu. C'est un des grands enseignements de Thérèse et de sa petite voie : vivre notre amour pour Dieu dans les toutes petites choses de la vie quotidienne.

On peut également retenir sa remarque sur les mérites. Elle reviendra plusieurs fois sur l'attitude à avoir à ce sujet : faire les choses par amour pour Dieu et les autres sans s'occuper de ses mérites personnels.

Commentaire du PN 34 (Jeter des fleurs)

Au mois de juin 1896, Thérèse et les cinq jeunes sœurs du noviciat se retrouvent après complies vers 20 h autour de la croix de granit du préau. Là, elles recueillent les roses effeuillées au pied d'une vingtaine de rosiers et les lancent vers le crucifix : « à qui ira le plus haut et en laissera tomber sur la face de notre bon Jésus. » (Sœur Marie de l'eucharistie, 24 juin 1896). La scène plaît à Mère Agnès qui lui demande probablement d'en faire une poésie pour sa fête (29 juin). Voilà l'origine du cantique 34 intitulé : jeter des fleurs. Thérèse a toujours beaucoup aimé les fleurs ; elle utilise donc volontiers les fleurs comme symbole pour exprimer ce qu'elle vit : le symbole de tous ses petits sacrifices offerts pour faire plaisir à Jésus et pour sauver des pécheurs ; le symbole fort de toute sa vie de carmélite : une vie d'amour pour Jésus et pour ses frères humains, une vie donnée pour Dieu seul.